

Le propriétaire philanthrope

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 44

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221356>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ou « paillasse » ont mis sur leur visage, les couleuvres les plus disparates, les rictus les plus comiques. Le dompteur cravache Brutus qui fait entendre le rugissement le plus effroyable que l'on puisse imaginer. Le directeur du jardin zoologique exhibe devant les passants atterrés, un ours ou un singe dont les contorsions ou les grimaces forcent à s'esclaffer les plus blasés ou les plus froids.

Roulez, tambour ! c'est la foire !

Les orgues mugissent, les orchestres tonitruent, la roue de chaque loterie imite le mouvement perpétuel, les gauffres crépitent, les frites bruissent dans la graisse chaude, les verres s'emplissent et se vident comme de minuscules tonneaux des Danaïdes.

Roulez, tambour ! c'est la foire !

— Maman, paie-moi un pain d'épices.

— Pour être comme l'année dernière !...

— ?...

— Oui, que tu en avais partout sur ton pantalon !

— Paie-m'en un tout de même, je partagerai avec toi.

— Jamais de la vie, tu n'auras rien.

Et la maman se dirige vers un gros cochon, décoré du nom de Baptiste, le paie et le remet entre les mains du petit garçon qui se garde bien de partager le précieux trésor avec sa petite mère.

— Papa... tu m'offres une crêpe ?...

— Ça fait déjà six que tu manges.

— Y avait pas de sucre dessus.

— Entrez, mesdames et messieurs ! c'est ici, ici seulement que vous verrez un superbe animal qui a la tête où les autres ont la queue.

On se précipite, on entre en se bousculant et l'on aperçoit un âne qui, tournant le dos au ratelier, est solidement attaché par son appendice.

Roulez, tambour ! c'est la foire !

On mange. On se bouscule, on se tasse, on s'empile dans les baraques; on frémit, on s'esclaffe, on passe du cirque à « l'entresort », on rentre harassé de joie et de fatigue, mais on se console devant un service de table ou un simple coquetier gagné pour dix sous à la loterie des cent mille lots.

C'est la foire !

Le propriétaire philanthrope. — Jour de terme. Un monsieur parfaitement correct se présente chez une dame connue pour sa grande charité.

— Madame, lui dit-il, je viens signaler à votre bon cœur une famille composée du père, de la mère et de sept enfants. Le père est aveugle, la mère est au lit, ils sont dans l'impossibilité d'acquitter le dernier terme.

— Très bien, monsieur. Je vais m'en occuper...

— C'est que le cas est urgent : ce soir même, ils vont être mis à la rue.

— Vraiment, monsieur. Vous vous intéressez donc beaucoup à eux ?

— Assurément, madame, c'est moi qui suis le propriétaire.

LES VACHES QUI PRÉDISSENT LE TEMPS

LE récit d'une bonne farce ne vous fait-il pas toujours plaisir ? Oh ! entendons-nous bien, il y a farce et farce, comme il y a fagot et fagot. Les farces inoffensives qui amusent tout le monde, aussi bien ceux aux dépens de qui elles sont faites que les auteurs et les spectateurs, voilà celles dont nous sommes friands et qui laissent après elles comme un parfum du passé.

Il est encore des coins de notre bonne terre vaudoise où l'amour immodéré des sports n'a pas encore éteint la petite flamme d'humour qui brille au foyer de tous ses citoyens.

Allez vous promener quelquefois dans le Jorat et vous m'en direz deux mots. Et si vos loisirs vous conduisent dans la vallée de la Broie, vous constaterez que la joie de vivre, qui se traduit par des bons mots, des farces et des chansons, est loin d'en avoir disparu.

Dans une petite ville du nord, où l'on aime encore à fricoter et à rire, quelques jeunes gens rentraient au logis, à la lueur blafarde d'un pau-

vre croissant de lune. La rue était assez large pour eux, mais à leurs éclats de voix et à certains gestes désordonnés, un passant aurait pu supposer que le culte à Bacchus avait été la principale occupation de ces jeunes éphèbes.

L'un d'eux, en particulier, se faisait remarquer par son allure cocasse et par les cris inarticulés qui sortaient péniblement de sa bouche. Cul-de-plomb était son nom, sans doute parce qu'il était court sur jambes et qu'il avait...

Bref, après avoir traversé lentement et bruyamment la rivière, on arrive devant le domicile du héros de cette histoire. Aussitôt, tout le monde se tait. Le bonhomme est introduit dans sa chambre et mis au lit. Comme cela se passe au rez-de-chaussée, muni d'une porte à deux battants, le lit et son contenu sont bientôt transportés et déposés délicatement, près de la grande fontaine, sous la protection des marronniers de la placette...

L'aurore aux doigts de rose parut, les oiseaux s'égosillèrent, la fontaine continua de couler et le paisible dormeur joignit ses ronflements sonores à ce chœur matinal.

— Dis donc, Henri, je ne sais pas ce que les vaches ont ce matin. Pas moyen de les faire boire, et elles ne font que de cabrioler par là. Pour sûr on a dû mauvais temps aujourd'hui. Oh ! je m'en suis déjà méfiée cette nuit, car mon épau- le m'a fait chevrer. Et tu sais comme c'est infail- lible !

Ainsi parlait à son mari la belle Clotilde, qui avait conduit son troupeau à l'abreuvoir.

— Eh ! monté ti possible, Henri, viens vite voir !

Les cris de la matrone ont attiré des passants, royalement amusés par le spectacle qui s'offre à leurs yeux. Cul-de-Plomb, dont ses camarades facétieux ont passé le visage reposé à la plombagine, et qui semble un Bassouto égaré en ces lieux bucoliques ; des vaches aussi ahuries que leur maîtresse...

On devine l'étonnement de notre héros, dont le sommeil avait remis les esprits en place. Transporté solennellement dans sa chambre, il s'arrangea à l'avenir pour y rentrer seul et dans de meilleures conditions. O. J.

IL Y A BUDGETS ET BUDGETS...

LA commune de Prévondavaud était administrée aux pommes et son syndic Louis Borgne dit Grossamain prêchait d'exemple. Chaque année on établissait des budgets et on n'allait pas à l'aveuglette dans les affaires communales. Des ordres avaient été donnés et chaque service devait, pour une date bien déterminée, remettre son projet de budget au secrétaire municipal.

Jean-Paul Bise, le marguillier, était toujours le beau dernier, mais arrivait quand même pour la date. Il se disait, rien ne sert de courir, l'essentiel c'est d'arriver à temps.

Il n'aimait pas faire ce travail et c'est assez compréhensible quand il s'agit de supprimer des braves gens qui ne demandent tout simplement qu'à vivre en paix sur cette terre. Enfin, puisqu'il le fallait, il le fallait !

Jean-Paul avait pris une feuille de papier quadrillé, de dimensions respectables et, après mis un bec tout neuf à son porte-plume qui lui tenait fidèlement compagnie depuis qu'il avait quitté l'école, il s'était mis après son projet de budget.

Pour commencer ça alla tout seul et c'est avec assurance et dans le calme le plus complet qu'il inscrivit ou plutôt calligraphia, car il avait toujours eu l'écriture :

Louise Pachoux Fr. 10.—

Marguerite Bolomey » 10.—

Jules Cuénoux » 10.—

Marc à David » 10.—

puis fit son compte.

Il lui manquait 10 francs.

Diable, diable, se dit-il, c'est que, ça ne fait pas mon compte. Voyons voir, qui pourrait-on encore ajouter ? Frédéri ? Non, ce sera pour l'année prochaine. Isaline ? Hum, Isaline, elle s'est

déjà mariée trois fois, ses hommes sont tous morts, elle est encore capable de se remarier une quatrième fois, ne mettons pas l'Isaline. Je ne vois plus guère que le taupier, ma foi, oui ! Il a tous les hivers des ci et des ça et se traîne comme il peut par la campagne. Mettons le taupier sur la liste, et, il le mit, puis fit le total, data, signa et se disposait à mettre son projet sous pli quand notre ami le taupier entra, comme c'était toujours le cas, sans tambour ni trompette, chez Jean-Paul, le marguillier.

— Salut, Jean-Paul !

— Salut, taupier, quel bon vent t'amène ?

— J'étais par là, alentour et puis je suis entré, histoire de te dire bonjour.

— Tu es bien gentil c'tami, peut-on t'offrir un verre de piquette ?

— Oh, je n'ai pas soif, soif, mais pour un verre on est toujours d'accord !

— On passera à la cave en sortant, viens, lui dit Jean-Paul en se levant.

Notre taupier qui était un tantinet curieux et qui voulait savoir ce que le marguillier avait écrit sur son papier, lui dit :

— Tu es dans les écritures ?

— Ouè ; j'ai établi mon projet de budget pour l'exercice prochain !

— Ah ! Sans être trop curieux, pourrait-on y jeter un coup d'œil ?

Jean-Paul qui était ennuyé, fit des hum, des ha, des mè et finit en disant, c'est que, il y a le secret professionnel !

— Quieusté ! Ne sais-tu pas que je suis muet comme une tombe !

En disant cela, il prit sans autre la feuille et se mit à lire en commençant par le commencement. Arrivé à son nom, il pâlit, verdit, rougit, laissa tomber le papier, puis sortant son portemonnaie, dit à Jean-Paul, tiens, voilà cinq francs, trace-moi ! Chamot.

UN PROBLÈME

IL y a dans la nature des choses qui s'expliquent et d'autres qui ne s'expliquent point, malgré les efforts de théoriciens détenteurs de l'omniscience. Dans leur présomption, ces gens-là ne se voient supplantés que par la jeunesse, laquelle en sa candide naïveté ne doute de rien et veut une réponse à toutes les questions et une solution à tous les problèmes. C'est ainsi que le petit Auguste, à cheval sur les genoux de son père, lui demande à brûle-pourpoint pourquoi tout un bosquet de poils roux surplombe et cache sa bouche. Le papa embarrassé veut tout d'abord esquiver la question, mais ayant réfléchi quelque peu, il se ravise et, en pensant aux cils, ce rideau protecteur placé par le Créateur devant les yeux, il explique à son fils que ces poils doivent, normalement, défendre l'accès de la bouche contre la poussière et les insectes. Le petit Auguste n'a pas l'habitude de douter des affirmations de son père, aussi se contente-t-il de lui dire :

— Eh bien, maintenant, hue coco !

Et les genoux du papa de monter et de descendre comme les épaules d'un cheval lancé au grand galop. Au bout de trois à quatre minutes, Auguste, épuisé, demande grâce et revenant à sa première idée s'écrie :

— Mais alors, pourquoi est-ce que les dames n'ont point de moustache ?

Le papa, derechef, réfléchit un instant, puis sans hésitation aucune, répond ceci :

— Mon garçon, le Créateur a jugé parfaitement superflu de tenter de protéger l'entrée de la bouche des dames, parce que celles-ci ont quand même toujours la bouche grande ouverte.

En donnant cette explication, le papa s'empressa de se rapprocher de sa femme qui cousait devant la fenêtre et, en lui appliquant un gros baiser sur chaque joue, il lui souffla dans les deux oreilles :

— Mais toi, ma petite femme, tu fais exception, bien que ta moustache soit à peine perceptible.

Aimé Schabzigre.